

Dans une communauté près de chez vous

Commentaire critique

Les Nôtres de Jeanne Leblanc

Frédéric Bouchard

Volume 38, numéro 2, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92741ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, F. (2020). Compte rendu de [Dans une communauté près de chez vous : commentaire critique / *Les Nôtres* de Jeanne Leblanc]. *Ciné-Bulles*, 38(2), 10-11.



Dans une communauté près de chez vous

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Un dos nu, une chevelure blonde et une caméra qui s'avance doucement. Puis, un visage qui se retourne vers la caméra. L'image qui ouvre **Les Nôtres** envoûte et intrigue. Qui cette jeune fille regarde-t-elle? Dans un décor rappelant *La Grande Baigneuse* d'Ingres, où elle est assise sur un lit, l'adolescente serait-elle en train de se dévoiler à un mystérieux amant? Entre convoitise et réprobation, Magalie Jodoin pourrait tout aussi bien lancer un affront aux membres de la communauté de Sainte-Adeline. Ceux qui se tiennent devant elle dans la scène suivante, alors qu'elle accompagne sa mère Isabelle à une soirée soulignant le cinquième anniversaire d'une tragédie ayant coûté la vie à son père.

Le clan Jodoin, également composé de Samuel, le fils cadet de la famille, est pourtant bien entouré. Il y a M^{me} Trem-

blay, omniprésente, mais aussi le maire Jean-Marc Ricard et sa femme Chantale, qui habitent tout près. Les deux ont accueilli sous leur toit deux enfants, dont Manuel qui partage une belle complicité avec Magalie. Puis, il y a le fameux Taz, copain de cette dernière, avec qui les communications se font par messagerie texte. Mais le subterfuge ne tient pas longtemps. Lorsque la jeune fille s'effondre durant un cours de danse, la vérité éclate : l'adolescente de 13 ans est enceinte. Malgré le réconfort et l'insistance de sa mère, elle s'obstine à ne pas divulguer l'identité du père et à garder l'enfant. Il n'en faut pas plus pour attiser la curiosité et les spéculations des proches de Magalie sur les tenants de cette révélation.

Délaissant la caméra intime et libre d'**Isla Blanca** (2018) pour un style plus posé et

rigoureux, Jeanne Leblanc explore, dans son second long métrage, le drame social. Épousant le point de vue de son héroïne pour mieux accuser l'hypocrisie et les limites d'une collectivité victime d'une véritable commotion, la réalisatrice emprunte la voie du suspense pour instaurer le mystère sur la grossesse de Magalie. Toutefois, lorsque le voile est levé sur ce scandale et que les masques tombent, la cinéaste maintient une subtile tension dans ce récit où l'apparente quiétude de Sainte-Adeline est constamment sur le point d'imploser.

C'est d'ailleurs ce qu'elle examine à travers le parcours de l'adolescente : une microsociété réticente à se laisser abattre par des bouleversements, préférant s'abandonner au jeu des apparences. Il faut voir la rapidité avec laquelle toutes et tous sont prêts à ostraciser le jeune

Manuel lorsque Magalie prend la parole pour une première fois. Ici, c'est l'étranger qui est exclu et la peur de l'autre qui s'affirme, signe d'un repli déchiffré par une jeune fille ayant observé ses aînés des années durant, ce que la caméra de Jeanne Leblanc rend avec finesse. Au final, ce qui importe, c'est que l'ordre soit maintenu et les malheurs, évités. Car pour cette petite ville qui se remet à peine d'une catastrophe, le spectre d'une nouvelle crise est simplement intolérable.

Derrière ce mutisme latent se cache aussi la quête plus personnelle du personnage principal. Comme dans **Isla Blanca**, les dynamiques familiales sont au cœur du récit. Qu'il s'agisse de la relation tendue entre Magalie et Isabelle, déchirée entre la colère et le dévouement envers sa fille ou de celle avec Chantale, mère adoptive, déterminée à préserver les derniers morceaux de son mariage, ces liens fondamentaux trament le filet relationnel de cette petite communauté tissée serrée. Le film met en scène le lien douloureux de l'adolescente vis-à-vis de son enfant à naître, lequel est magnifié dans une séquence où les mots et la musique de Pierre Lapointe offrent à l'héroïne et à son futur bébé un moment de grâce avant la tempête. Car malgré les humiliations et les accusations de ses pairs ainsi que les récriminations de sa mère, Magalie persiste et signe. « C'est mon corps. C'est mon bébé », rugit-elle dans un légitime cri pour son indépendance. À l'image de l'étouffement collectif qui sévit autour d'elle, l'adolescente affirme peu à peu son désir de s'affranchir de l'autorité parentale — et de sa communauté — à travers une colère vrombissante. Et cette grossesse impromptue de symboliser le changement par lequel tout s'opère: le devenir femme.

Une évidence qu'Isabelle, figure maternelle protectrice et bienveillante, refuse de s'avouer. Et que Magalie, elle, rencontre prématurément. Il s'agit d'ailleurs de l'enjeu principal autour duquel s'articule **Les Nôtres** et qui risque de soulever bien des passions: l'amour interdit que



partage l'adolescente avec le mystérieux Taz. Contrairement à **Spotlight**, qui dénonçait les actes pédophiles d'une institution jusqu'alors intouchable, ou de **Mysterious Skin**, qui retraçait les effets irréversibles d'une enfance bafouée, le long métrage de Jeanne Leblanc fait preuve de nuance sur ce délicat sujet qu'elle aborde avec courage. En effet, le choix de privilégier les zones grises de cette histoire dans le contexte actuel, celui de l'après #MoiAussi, relève de l'audace, voire de la provocation. Or, les images que la cinéaste filme sont tout sauf sensationnalistes et témoignent d'une grande pudeur tant dans la façon dont est évoquée la relation entre Magalie et son énigmatique copain — quelques scènes seulement permettent d'établir les mécanismes de pouvoir entre les deux — que dans la manière dont est filmé le regard tantôt amoureux et passionné, tantôt désemparé et impuissant,

d'Émilie Bierre. Après **Catimini** et **Une colonie**, la jeune actrice communique avec justesse le sous-texte et les non-dits du film. L'homme, bien que manipulateur, n'est pas qu'un simple monstre. Et la jeune fille, amoureuse, est loin de se libérer des griffes de son assaillant aussi facilement qu'elle le pourrait.

Ainsi, chez Leblanc, il n'y a ni catharsis ni libération. Comme ce fut le cas lors de la catastrophe qui coûta la vie à quelques-uns de ses concitoyens, Sainte-Adeline se redressera de ces événements grâce à une solidarité aveugle où le seul moyen de survivre est de, peut-être, quitter cet oppressant groupe malgré l'emprise qu'il peut toujours exercer. Du moins, c'est ce que suggère cet épilogue dans lequel l'adolescente s'éloigne des siens, apportant avec elle un secret déjà bien enterré. Voilà pourquoi ce film risque de déranger, voire de choquer. Non par son absence de résolution salvatrice, mais bien pour le miroir qu'elle braque devant le spectateur, trop longtemps complice de semblables événements. Comme semble le laisser entendre la furtive adresse à la caméra de Magalie à la toute fin du film, c'est toute une société qui a failli à protéger ses enfants. **Les Nôtres**, par sa lucidité et l'inconfort qu'il provoque, agit comme un puissant et terrifiant examen de conscience collectif. (Sortie prévue: 13 mars 2020) **EB**



Québec / 2020 / 107 min

RÉAL. Jeanne Leblanc **SCÉN.** Jeanne Leblanc et Judith Baribeau **IMAGE** Tobie Marier-Robitaille **MUS.** Marie-Hélène L. Delorme **MONT.** Aube Foglia **PROD.** Marianne Farley et Benoît Beaulieu **INT.** Émilie Bierre, Marianne Farley, Judith Baribeau, Paul Doucet **DIST.** Maison 4:3